

La Destruction de Louvain

(Roberto J. PAYRO, pour *La Nación*)

Louvain (Leuven), mardi 25 août (1914)

Un ami personnel, membre d'une ancienne famille de magistrats, lui-même magistrat et homme au discernement et à la crédibilité de qui on doit se fier aveuglément, a assisté, lors des tragiques circonstances que l'on va voir, à la destruction de Louvain. Il nous avait raconté, vibrant d'émotion, pâle encore à l'évocation de tout ce qu'avaient subi ses parents âgés, cet épisode terrible de la guerre, sur lequel on n'insistera jamais assez. Accédant à ma sollicitude, il a eu l'obligeance de l'écrire pour «*La Nación* ». Son récit est émouvant, mais il n'atteint pas l'éloquence avec laquelle il l'a raconté la première fois et qui avait fait verser des larmes d'indignation et de douleur à nous tous qui l'écoutions. Craignant d'exagérer, il n'a pas voulu trop nuancer et n'a pas mis en évidence la moindre ligne dans cette exposition relativement froide des faits.

Afin que l'exactitude méticuleuse de cette narration ressorte davantage, j'y ai joint celle d'un autre témoin oculaire, qui la confirme et la complète. Il s'agit de deux spectateurs et deux acteurs qui ont vu les mêmes scènes sous des angles différents et dont les deux témoignages, juxtaposés, leur donnent un relief particulier et vigoureux.

Louvain (Leuven), mardi 25 août (1914).

Durant toute la journée, on a entendu le canon et les mitrailleuses du côté de Malines. Le bruit circulait que les alliés remportaient des succès à Campenhout, située à environ dix kilomètres de Louvain.

Vers 18h30, plusieurs officiers supérieurs allemands, une colonne d'infanterie d'environ 500 hommes et un petit nombre de cavaliers, ont débarqué d'un train.

Ils s'apprêtaient à passer la nuit chez les voisins quand, vers 19h30, les cavaliers ont donné l'alarme. Tout le monde se figurait que les Allemands, repoussés, demandaient des renforts ; la canonnade s'était en effet rapprochée et on entendait des coups de feu. La colonne s'est précipitamment mise en marche vers la porte de Malines.

A 20h, je me trouvais sur le balcon, quand j'ai soudain vu une violente fusillade qui éclatait dans la rue de la Gare. Sans même prendre le temps de vérifier d'où elle était partie, j'ai rapidement fermé les volets et suis allé me réfugier à la cave avec mes parents et la servante.

Il y a alors eu un vacarme épouvantable. On entendait des coups de feu de tous côtés. En regardant par le soupirail de la cave, j'ai vu passer au galop de nombreux chevaux sans cavalier, des attelages sans conducteurs, et, se collant aux murs, des groupes de fantassins au pas de course qui, sans cesser de courir, faisaient feu sur les fenêtres des maisons.

De l'autre côté de la rue, sur le seuil d'une porte enfoncée, quatre soldats tiraient sans cesse, visant la Grand-Place. Les lampes des réverbères avaient été presque toutes fracassées par les balles et celles qui restaient éclairaient à peine. Il était évident que les soldats ne pouvaient pas voir sur qui ils tiraient.

Vers dix heures du soir, la fusillade a semblé se calmer et, collant davantage mon oreille au soupirail, j'ai pu prendre connaissance de l'avis suivant, proclamé en français et en flamand :

« Si vous tirez encore le moindre coup de feu, la ville de Louvain sera incendiée, les otages en subiront les conséquences et nous exigerons un dommage de guerre de vingt millions. »

Je n'ai compris qu'à ce moment-là ce qui venait de se passer : les Allemands se prétendaient attaqués par les civils alors que nous pensions que les alliés victorieux les poursuivaient dans les rues.

Dix minutes plus tard, j'ai entendu que les cris féroces de la troupe acclamaient un ordre : celui d'incendier ...

En un instant, toute la place de la gare était la proie des flammes et de tous côtés surgissaient de vives lueurs.

Réfugiés au fond du jardin, nous continuions à percevoir la fusillade, qui redoublait de violence.

L'autre témoin raconte ce qui s'est passé ce soir-là, de la façon suivante :

A 20h05, nous avons soudain entendu une violente fusillade et le crépitement des mitrailleuses, qui provenaient de la place de la gare et du boulevard de Tirlemont. Des nuées de balles passaient au-dessus des murs du jardin, du côté de la rue Marie-Thérèse, pendant que la façade de notre maison était criblée de balles du côté du boulevard de Tirlemont.

Nous avons immédiatement fait descendre les femmes et les enfants à la cave et nous avons ensuite prudemment gagné le premier étage, pour essayer de voir ce qui se passait, croyant que les Allemands avaient été surpris par les alliés. Mais nous avons constaté que les uns étaient embusqués derrière les chariots d'un convoi sur le boulevard, que d'autres s'abritaient derrière les arbres, et qu'ils ne tiraient pas sur l'ennemi mais bien sur les façades, les portes et les fenêtres des maisons, dont les vitres volaient en éclats.

La fusillade s'est poursuivie jusqu'aux alentours de neuf heures. Un profond silence s'est ensuite établi pendant deux heures et nous nous apprêtions à nous réunir, croyant qu'elle était terminée, quand, vers onze heures, nous avons entendu des cris de divers côtés et la fusillade reprendre de plus belle.

En me dissimulant près d'une fenêtre, je me suis alors rendu compte que toutes les maisons de l'autre côté du chemin de fer, à la Belle Vue, étaient en train de brûler, comme un immense foyer. Sur le boulevard, en face de notre maison, les Allemands éparpillaient sur le

sol le contenu d'un véhicule de la Croix-Rouge, et j'ai compris qu'ils préparaient une « *mise en scène* ». J'ai également vu qu'ils tiraient sur les chevaux qu'ils avaient relâchés et trois d'entre eux se sont écroulés, morts, au milieu du boulevard.

En regardant derrière moi, en direction de la ville, j'ai constaté que l'on avait également bouté le feu aux maisons du côté de la Grand-Place et de la rue de la gare. Celles de la place de la gare commençaient à être gagnées par les flammes quand plusieurs coups de canon, tirés je ne sais contre qui, en sont partis.

Craignant l'incendie, nous sommes restés dans le jardin jusqu'à l'aube, nous collant le plus possible aux murs, pour échapper à la mitraille. Plusieurs voisins sont venus chercher refuge chez nous et, le matin du 26, nous étions quelque 30 personnes, parmi lesquelles une vieille femme de quatre-vingt-deux ans, que l'on avait réussi à faire passer à grand-peine au-dessus de la clôture.

Roberto J. Payró

Copyright, 1982-2014 : Bernard GOORDEN, pour la traduction française

PAYRO ; « *La destrucción de Lovaina (1)* », in LA NACION ; 17/03/1915.